

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE FANTASQUE.

Revue Critique et Littéraire

DES HOMMES ET DES CHOSES.

JE N'OBÉIS NI NE COMMANDE A PERSONNE, JE VAIS OU JE VEUX, JE FAIS CE QUI ME PLAÎT,
JE VIS COMME JE PEUX ET JE MÈURS QUAND IL LE FAUT.

Vol. 7.] QUEBEC, 7 OCTOBRE 1848. [No. 15.]

AVANT, PENDANT ET APRES,

OU LES GRANDS CHEFS DE LA NOUVELLE TRIBU SAUVAGE

LES AMIS DE LA PAIX.

ACTE TROISIEME ET DERNIER.

Après.

SCÈNE DEUXIÈME.

Elle se passe au même endroit que la précédente. Les chefs sauvages sont, cette fois, réunis au grand complet. A les voir, on ne dirait point qu'ils ont livré l'avant-veille une grandissime bataille. Tous ont l'air assez satisfaits d'eux-mêmes, le visage assez frais. Sauf le héros qui a l'organe de l'odorat orné d'un emplâtre, les autres ne portent pas les plus légères blessures, pas les moindres marques de violence. La vanité, l'espérance et l'orgueil ont seuls été atteints; mais ça ne paraît pas au dehors; et c'est l'essentiel. Il en est un qui ressent quelques douleurs dans les jambes, ce qui provient d'avoir couru trop vite, mais comme le public ne sait pas si c'est en poursuivant ses ennemis ou en les fuyant, il n'y a pas là encore grand mal. Les lions cachés sont à moitié pardonnés.

Le pacifique.—Eh ! bien, maintenant que nous voilà réunis, qu'allons-nous faire ? Vous avez remarqué que nos adversaires n'ont rien dit de l'assemblée. Je pense, moi, que nous ferions bien d'imiter leur exemple. Tout est fini là et cela vaudrait mieux pour tout le monde.

L'ami.—Moi, je suis assez de cet avis qui me paraît fort sage. Puisque nos adversaires ont eu la générosité de ne rien dire de notre déconfiture, après avoir eu la générosité de nous sauver la vie, il me semble que nous ne devrions pas les irriter et nous montrer moins scrupuleux qu'ils ne l'ont été eux-mêmes.

Le héros (riant aux éclats).—Je crois que vous êtes fous, vous autres; vous parlez de générosité, de scrupules; vous me faites rire ! Croyez-vous que si mes adversaires sont des imbéciles qui, pouvant nous faire assommer, nous ont protégés, je veux imiter leur sottise ? pas si bête ! Pensez donc à ce que vous venez de dire là, mon cher *pacifique*; que vont penser nos amis de Montréal, s'ils voient que nous avons été battus politiquement, ils nous abandonneront et feront alliance avec nos ennemis.

Le joli.—Mais vous ne les empêcherez pas de savoir que vous avez été battus non seulement politiquement, mais encore physiquement, matériellement.

Le héros.—Mais voilà justement ce qu'il faut empêcher.

Le pacifique.—Mais comment faire ?

Le héros.—Eh ! comme t'es simple, toi ! Il faut raconter les choses à notre façon ; tu connais bien la fameuse tactique qui a servi à de plus grandes gens que nous : *Mentons, mentons, mentons, il en restera toujours quelque chose. La fin justifie les moyens.* Je ne connais que ça.

Le joli.—Oui ; tout cela est bel et bon quand on veut jeter aux orties franchise, pudeur, respect humain, tout sacrifier au succès ; mais quand on a à cœur une cause, celle du pays, elle ne demeure respectable et respectée, même dans le malheur, que par la droiture de la politique des chefs du pays.

Le héros.—Tout beau, monsieur *le joli*, je ne vous ai pas réunis ici pour faire du sentiment, ou entendre un sermon sur les vertus civiques, car alors je n'aurais pas eu la peine de venir, je vous aurais envoyé simplement mes anciens articles du temps où j'étais dans l'opposition.

Le pacifique.—Des articles du temps où vous surpassiez en ronflantes déclamations tous nos républicains rouges, nos utopistes et nos criards ?

Le héros.—Allons, vas-tu te mêler de me lancer des pointes, toi ?...

Le joli.—Des lardons ?...

Le héros (se redressant).—Ah ça ! pas d'insultantes allusions à mon nom ; je te prévins que je ne souffrirai pas ça. Voyons, parlons sérieux ; comment allons-nous arranger notre récit ?

Le laid.—Je crois, moi, qu'il faut tout simplement dire que les résolutions publiées n'ont pas été adoptées ; en publier d'autres contraires, comme l'ayant été ; affirmer que nous avons une grande majorité ; que nos adversaires ont été mis en fuite ; que nous leur avons sauvé la vie ; enfin, que tout s'est passé à notre plus grande satisfaction.

Le héros (battant des mains).—Bravo ! bravo ! hurrah ! hurrah ! voilà justement ce que je pensais. Comme les génies se rencontrent !

Le joli (à part).—Voilà deux grands vauriens au moral.

Le héros.—Pour vous montrer combien j'avais pressenti d'avance quelle était votre manière de voir, j'ai écrit un récit de toute l'affaire ; je m'en vais vous le lire et vous n'aurez qu'à le signer. Moi je le publierai gratis et je me charge ensuite de le défendre à outrance.

Le héros tire ici de sa poche un paquet de feuilles de papier couvertes d'écriture avec force ratures, renvois et corrections qui en rendraient la lecture impossible à tout autre qu'à leur auteur. Il se met à lire et les autres écoutent avec une grande attention la production dont ils devront endosser la paternité. Le préambule, quoique long, leur paraît assez bon, car ce ne sont que des sentences solennelles renfermant de grandes maximes sur le patriotisme, sur les devoirs de l'homme public et les déboires qui l'attendent à chaque pas dans sa carrière, sur le désintéressement et l'indépendance....

Le joli, interrompt. —Voulez-vous que je vous dise une chose ?

Le héros, lui lançant un regard furieux.—D'abord ça ne vous regarde point, vous n'y étiez pas, et....

Le joli.—C'est vrai, mais un bon conseil ne nuit pas dans l'occasion ; or, je vous dis que si vous laissez ce préambule tout le monde s'écriera : tiens, c'est *le héros* qui a écrit ça ; on reconnaît du premier coup son style aux louanges qu'il fait de lui-même.

Le laid.—C'est vrai, diable.

Le pacifique.—C'est pourtant vrai.

Le gros.—C'est vrai, ma foi.

Le héros.—C'est faux ce que vous dites là ; c'est absurde, vous mentez.... croire qu'on va reconnaître comme ça.... ! je conserverai pourtant le préambule.

Le pacifique.—En ce cas je ne signerai pas. . . .

Le gros.—Ni moi. . . .

Le laid.—C'est bien assez d'endosser toutes les opinions de notre héros sans avoir encore la responsabilité de son style.

Le joli (à part).—Quels beaux scrupules pour un gas qui était prêt à mentir sans pudeur il y a une minute.

Le héros.—Que marmottes-tu comme ça entre tes dents, toi ?

Le joli.—Je dis que je vois que je suis de trop ici. Je m'en vais. Vous arrangerez bien tout ça sans moi ; bonjour, messieurs. . . . (il sort.)

Le héros.—Au fait, il n'a rien vu lui ; de sorte qu'il ne pourrait pas nous être fort utile pour dire comment les choses ne se sont pas passées. D'ailleurs il a entendu couter l'affaire par nos ennemis et semble prévenu contre nous. Il me paiera ça quelque jour. . . . quand je n'aurai plus besoin de lui.

L'ami.—Ecoute, mon héros, tu sais que je marche avec toi de bon cœur et pour cause. Eh bien ! si tu suivais une fois mon conseil nous abandonnerions tout cela, qui, soit dit en passant, ne nous fait pas grand honneur.

Le héros.—Ça ne nous fait pas honneur comme ça s'est passé, j'en conviens ; mais c'est justement pour que ça nous en fasse auprès de nos amis de Montréal qu'il faut absolument raconter les choses à notre façon. Vous n'entendez rien aux affaires, ainsi laissez-moi arranger ça. . . .

L'ami (murmurant).—Je n'entends rien, je n'entends rien. Il est en effet certaines affaires où je vois que je n'ai pas entendu grand'chose ; mais il pourrait arriver qu'une autre fois on ne m'attrappât plus. . . .

On entend frapper de grands coups de bâton sur la porte.

Tous les chefs sauvages, surpris de ce tintamarre subit, se lèvent et se précipitent. . . . à s'enfuir, lorsque la porte s'ouvre lentement et laisse apercevoir. . . . la face réjouie d'un charretier.

Le gros.—Oh l'animal ! nous faite une peur semblable ! tenez, il est temps que cela finisse, car depuis quelque temps je ne vis plus, je ne sors d'une transe que pour tomber dans une autre. Je crois même que je maigris !

Le laid (brandissant sa canne derrière les autres).—Que veut ce butor qui vient frapper ainsi à la porte de gentilshommes. S'il était d'un autre rang je lui demanderais satisfaction de la peur que j'ai eue. . . . je veux dire de la surprise qu'il m'a causée.

Le charretier.—Pardon, excuse, messieurs ; j'ai cogné doucement une dizaine de fois et personne ne répondait, et comme je n'ai pas le temps de perdre mon temps j'ai pensé qu'il valait mieux cogner une fois pour toutes. . . . hé, hé, c'est comme ça que j'ai dompté ma jument et ma femme, une belle bête que j'ai payée vingt louis, je parle de mon cheval, une tête dure en diable, je veux dire ma femme. . . .

Le pacifique.—Nous avons autre chose à faire qu'à entendre vos folies. . . .

Le charretier.—Ah ! tiens, et moi aussi ; je suis donc venu pour vous demander le paiement. . . .

Le laid.—Le paiement de quoi. . . . ?

Le charretier.—Et le paiement de mon voyage au Sault-à-là-Puce où j'ai charrié vos deux boules.

Le héros.—Quoi, quoi, quels boules ?

Le charretier.—Eh ! deux Irlandais qui m'ont engagé en me disant que c'était vous qui paieriez.

Le héros.—Mais vous ne les avez pas ramenés ; ils ont été obligés de prendre une autre voiture, encore à mes frais.

Le charretier.—Ça se peut ; voyez-vous j'étais engagé pour les mener et les ramener, c'est vrai ; mais pas pour les courir amont le cap et les chercher dans le fonds des bois. C'est pas ma faute, comme vous voyez, s'ils se sont fait charrier par d'autres. Je ne me mêle pas de politique, moi, d'abord ; ça n'empêche pas

que j'ai ri mon saoul quand j'ai vu mes deux bourgeois grimper le cap comme de vrais boucs... Oh ! quand j'ai compté ça à ma femme, tenez...

Le héros.—Tenez, tenez, voilà votre argent et laissez-nous tranquilles.

Le charretier.—Merci, m'sieur, je ne veux pas vous offenser, voyez-vous ; mais à présent que je suis payé, je m'en vas rire ben plus et ma femme aussi...

Le laid (fermant la porte rudement).—Il a bien fait de sortir, ce butor, car j'allais m'impatiser, hum ! Voyons, il faut que je m'en aille, achève ta lecture, mon héros, et qu'ça finisse. Il est entendu que tu bifles ton préambule, parce qu'il sent le... le... le héros. Continue.

Le gros.—Je n'ai pas le temps d'entendre le reste ; arrangez tout ça pour le mieux pour qu'ça paraisse un peu croyable ; ne me compromettez pas et signez pour moi. (Il sort.)

L'ami.—Pour vous obliger je signe aussi ; mais il faut que je m'en aille. (Il sort.)

Le laid.—Moi je peux bien signer aussi comme les autres, quoique je n'aie pas vu ce qu'il y a eu de plus abominable, votre fuite, votre captivité, votre délivrance. N'importe ; quand on est lancé dans la politique il faut aller jusqu'au bout ou ne s'en point mêler. Adieu, je me sauve. (Il sort.)

Le pacifique.—Il se sauve, il se sauve ; on dirait qu'il ne sait faire que ça.

Le héros.—Laisse faire, va ; je n'oublie jamais le bien qu'on ne me fait pas ; aussi, quand nous aurons réussi et que nous serons parvenus à ce que nous avons en vue, nous pourrons nous moquer à notre aise de ceux qui resteront en arrière ; hein ? mais tu ne ris pas... hé ! hé !

Le pacifique (tout pensif).—Je crains de ne pas rire le dernier, et je commence à penser qu'à la fin je pourrais bien être du nombre de ceux dont on rira.

Le héros.—Je vais donc publier mon récit tel que je l'ai arrangé ? En deux mots je puis te conter ça. J'explique notre défaite par des gens de la ville en masse, descendus en bateaux et en chaloupes ; par la boisson et caetera ; j'explique ma fuite dans le grenier en disant que des amis, que je ne nomme pas, m'ont prié de me cacher.

Le pacifique.—C'est un peu fort !

Le héros.—N'importe ; ce n'est pas pour Québec que nous écrivons, c'est pour Montréal.

Le pacifique.—Mais enfin, il faut rendre justice à ceux qui vous ont sauvé.

Le héros.—Quoi ! reconnaître quelque chose de bien chez ses adversaires ! mais ce serait une gaucherie ! ça gênerait tout. J'explique au contraire cela de la manière la plus ingénieuse ; je donne à entendre que s'ils m'ont sauvé la vie c'est pour ne pas être accusés de meurtre ! Voilà de la finesse où je ne m'y connais pas. Mais je me sauve ; il se fait tard ; c'est à peine si mes imprimeurs auront le temps de composer votre récit impartial de l'Assemblée, et il faut que les ministres le voient demain, sans quoi je suis perdu. (Il sort.)

Le pacifique, la tête dans ses mains.—Notre récit impartial ! écrit par le plus intéressé ! signé par des gens qui n'ont pas vu ce qu'on leur fait raconter ! qui n'ont pas lu ce qu'on leur fait signer ! De tous les guépriers dans lesquels on puisse tomber, le plus abominable est un guéprier politique ; car on n'en sort pas seulement piqué, mais sali. (Il se relève.) Mais au fait il en a toujours été ainsi, et pourvu qu'on fasse son chemin dans ce monde, personne ne s'occupe des moyens employés ! Quand on voit un homme rouler carrosse, nul ne s'arrête pour demander s'il l'a gagné par dix banqueroutes, au jeu frauduleux, en ruinant les veuves et les orphelins ou en vendant sa conscience politique. On dit seulement : Voilà un magnifique équipage, quand donc en aurai-je un pareil ?

(Le rideau tombe, et cette comédie, parfaitement historique, est finie jusqu'à nouvel ordre.)

COLLABORATION.

LES PETITES MISÈRES DE LA VIE CONJUGALE.

« Mariez-vous, vous ferez bien ;

« Ne vous mariez pas, vous ferez encore mieux. »

— Une jeune espiègle à qui son père répétait cette maxime pour la centième fois, afin de la détourner d'un mariage peu convenable, lui répliqua résolument : « Eh bien ! papa, en me mariant je me contenterai de bien faire, et je laisse aux autres à faire mieux en ne se mariant pas. » Le père, vaincu par la logique de sa fille, consentit à cette union, et aujourd'hui il n'a pas à s'en repentir ; je crois.

— A moi aussi, lecteurs ; on a répété cette maxime si souvent que je la redis aux autres ; à mon tour, et tous les jours des exemples viennent m'affermir dans la bonne résolution que j'ai prise non-seulement de me contenter de bien faire, mais encore de vouloir faire mieux !

— Pourquoi ne vous mariez-vous pas ? me demande un ami, marié depuis quelques années.

— Parce que j'aime à vivre garçon.

— Mais est-ce que vous croyez que l'on n'est pas bien en ménage ?

— Cela se peut ; mais je crois être mieux comme je suis.

— Et l'ami, qui ne peut pas me peindre avec des couleurs trop brillantes les *douceurs de la vie conjugale*, est pleinement satisfait de mes réponses, et laisse là le chapitre qu'il regrette sans doute d'avoir lu.

— Pourquoi ne pas vous marier ? me demande à son tour une vierge de trente-six à quarante printemps.

— Parce que je suis bien garçon.

— J'aurais pourtant un bon parti. (Elle n'ose pas dire : Je serais pourtant un bon parti).

— Dieu m'en garde ! (Et la vierge fait une petite grimace).

— Mais pensez-vous que vous ne seriez pas mieux marié ?

— Cela pourrait être ; mais je ne veux pas l'essayer.

— Avez-vous que vous vous ennuyez parfois dans votre vie de garçon ?

— C'est vrai ; mais ça passe.

— Convenez que vous n'êtes jamais aussi bien dans une maison de pension que vous seriez chez vous ?

— C'est encore vrai ; mais je n'ai aucun trouble, aucune inquiétude. Je bois, je mange sans m'occuper de ce que cela coûte ; et jamais le prix du pain ne m'ôte l'appétit.

— Et lorsque vous êtes malade, au lieu des soins mercenaires que l'on vous donne, ne seriez-vous pas heureux de recevoir ceux d'une épouse affectionnée ?

— Oui. . . quelquefois. . . lorsque les personnes avec lesquelles je demeure ne sont pas ce que je voudrais qu'elles fussent.

— Et quand vous êtes en bonne santé, ne pensez-vous pas à toute l'horreur de votre position dans la maladie ? Personne alors pour veiller auprès de vous nuit et jour, peur vous encourager, pour prévenir vos moindres désirs et satisfaire toutes vos petites fantaisies de malade ! Convenez, mon cher monsieur, que vous pensez à tout cela, et que vous désirez souvent être époux.

Et la vieille fille dit ces derniers mots avec effusion de cœur ; deux grosses larmes même coulent lentement sur ses joues ridées. A mon tour, je me sens ému.

— Je pense à tout cela quand je suis seul à rêver dans ma chambre. . . Mais, puisque vous parlez avec tant d'âme des douceurs de l'hyménée, que vous connaissez si bien l'excellence du mariage, pourquoi ne vous y êtes-vous pas engagée ?

— Pour quoi ? — Parce que je ne l'ai pas voulu. (Elle disait faux.)
 — Alors vous aviez de bonnes raisons pour en agir ainsi ?
 — Des raisons bien simples.
 — Expliquez-vous, s'il vous plaît.
 — D'abord, les partis ne me convenaient pas tout-à fait.
 — Je vous crois ! — Ensuite ?
 — Ensuite . . . la vie de fille n'est pas celle de garçon, et mon état m'a toujours été et n'est encore très agréable.

— Je ne vois pas de différence, moi, entre votre état et le mien.
 — Pardonnez ! une fille peut se suffire en tout, tandis qu'un garçon ne le peut pas.
 — Il est vrai ; mais un garçon ne se passe pas, pour tout cela, de boire ni de manger ; il ne manque jamais de rien, et est aussi à l'aise que la fille la plus heureuse.

— Je vous crois ; mais convéñez que souvent il vous est désagréable, ennuyeux, fatigant, d'être obligé de voir à tout, de courir ici et là, de commander une chose, une autre sans être satisfait. Dans ces moments-là, ne dites-vous pas en soupirant : « Si j'étais marié, je n'aurais pas tout ce trouble » ?

— Vous dites vrai, mademoiselle, et je vois aujourd'hui tout le désagrément de mon état ; mais comment voulez-vous que je me fasse à la vie d'homme marié si celle de garçon me fatiguit, m'ennuie ?

— Dans le ménage ce ne sont que de petites misères, auxquelles vous vous ferez bien vite, je vous assure. Il n'y a que le premier pas qui coûte.

La-dessus je me sépare de mon interlocutrice, que je remercie de ses bons et intéressés avis, et, grâce à cette respectable demoiselle, je me rends à ma pension tout-à-fait revenu de mes idées anti-matrimoniales. En entrant dans ma chambre, je suis frappé de l'air d'abandon, de tristesse qui y règne. Il me semble être dans une fosse ; l'atmosphère qui m'entoure est pesante ; la lumière qui pénètre à travers les carreaux de ma fenêtre est pâle, affaiblie ; les murs de ma chambre ressemblent à ceux d'un humide cachot, et moi, je me crois un prisonnier qu'on y a oublié. Une profonde mélancolie s'empare de moi : pour la chasser, j'ouvre un livre que je referme aussitôt ; je prends ma flûte pour en jouer, et je ne tire que des sons étouffés et plaintifs. Alors je jette la flûte de côté, et persuadé que je suis le plus malheureux des hommes, je m'enfoncé la tête dans mes deux mains pour me livrer à mes pénibles réflexions.

Après une grosse demi-heure de rêveries, je me sens la tête plus légère, je respire plus librement, la lumière du jour est plus vive. C'est cela, me dis-je avec joie, je vais me marier ! La vie de garçon est par trop ennuyeuse, et j'en deviendrai fou ou j'en mourrai à la peine, si je ne change d'état. Et prenant mon chapeau et ma canne en fredonnant un air joyeux, d'un bond je me trouve dans la rue pour aller je ne sais où, cloisque je me trouve face à face avec un ami, un garçon comme moi.

— Tiens tiens ! te voilà, s'écrie-t-il en me serrant la main. Mais d'où viens-tu ?

— De ma pension. Je n'ai pas quitté Québec : une seconde.

— Il y a un siècle que je ne t'ai pas vu ! Quelles nouvelles ?

— Rien d'étrange, ma foi.

— Tu es toujours garçon, n'espère-tu pas ?

— Oui, pour le présent ; mais je vais me marier bientôt.

— Ah ! le farceur ! Tu badinés sans doute ?

— Je suis sérieux. La vie de garçon commence à m'ennuyer.

— Pauvre fou ! tu t'ennuies d'être trop bien.

— Je ne crois pas, en me mariant être pire que je suis à présent.

— J'en crois, moi ; car si tu es fatigué de la vie de garçon, que sera-ce donc dans le ménage ?

— Je changerai d'état toujours, et j'y gagnerai peut-être.

— Je te le souhaite de tout mon cœur, et au plaisir de se revoir.

A ces mots, mon ami me serre de nouveau la main, et me quitte précipitamment. Mes incertitudes recommencent alors. Encore une fois le mariage me fait peur, et la bonne résolution que j'ai prise un quart d'heure auparavant faiblit et s'évanouit tout à fait. Je suis bien fou après tout, me dis-je en continuant mon chemin, de me casser la tête du mariage ! Je vais rester garçon, mais vivre d'une autre manière. Je n'ai pas assez d'amis, je ne sors pas assez, je m'abandonne trop à mes pensées, à mes rêveries. Voilà ce qui me fait ennuyer dans mon état. Il faut que je change mes habitudes de vivre !

NISUS.

(La fin au prochain numéro.)

REVUE DES TRIBUNAUX

UNE CHAISE POUR DEUX.

Machimel serait, dit-il, l'homme le plus heureux de la terre s'il n'en était pas le plus malheureux. Il continue sa justification dans ce style de Lapalisse :

Avant d'être marié j'étais garçon, et rien ne troublait les douceurs de mon existence ; mais depuis, tout a changé : ma femme est tellement méchante, qu'elle n'est pas bonne pour moi ; elle me contrarie toujours. Quand je tiens mon chapeau à ma main, j'ai la tête nue, elle me dit que je vais me enrhummer du carreau ; quand je me couvre, elle prétend que je suis grossier. Si j'étais grossier, je ne serais pas poli ; et ma femme elle-même vous dira que je le suis.

Enfin, l'autre jour, un instant avant de rentrer chez moi, j'étais dehors ; il pleuvait, et j'étais mouillé ; je me dis : Il faut employer l'homœopathie, je vais mouiller l'intérieur. Je bois quelques verres, et la bouteille se trouve vide. Ça m'étonne ; je recommence l'expérience, et je rentre ensuite chez moi. Ma femme arrive sur moi avec de gros yeux, et elle me dit :

— Pourquoi n'étais-tu pas à la maison ?

— Parce que j'étais soûl.

— Tu es gris ! regarde plutôt comme tu es rouge !

— Mais, que je lui dis, si je suis rouge, je ne suis pas gris ; laisse-moi m'asseoir.

Faut vous dire, messieurs, que dans notre ménage, qui était beau avant d'être abîmé, il n'y a qu'une chaise. Si je suis dessus, ma femme ne peut pas y être, n'est-il pas vrai ? ou sans ça nous serions deux, ça serait trop. Eh bien ! elle ne comprend pas, elle veut s'asseoir, nous nous cramponnons, la chaise casse et nous roulons. Là, que-je m'écrie, si tu ne m'avais pas fait tomber, je ne serais pas par terre : elle me dit que c'est ma faute, et elle m'égratigne. Alors, je l'avoue, je me suis oublié, j'étais si furieux, que je me suis mis en colère et je l'ai tapée ; et elle a reçu un coup de pied, mais elle ne l'a pas reçu à la tête, parce que je l'ai donné plus bas.

Mme Machimel explique les faits tout autrement. Son mari, qui se pose comme un mouton, a la funeste habitude de s'enivrer ; il a mangé tout ce qu'ils avaient ; il a vendu peu à peu toutes les pièces de leur ménage. Les jours où il s'est livré à une funeste voie de fait ; il était tellement ivre, qu'il pouvait à peine marcher ; il a voulu s'emparer de la chaise ; reste, unique du mobilier, et pour l'enlever plus vite à sa femme il l'a tirée violemment ; la malheureuse Mme Machimel a roulé par terre et a reçu un coup de pied en guise de remerciement.

Machimel. — Si c'est un coup de pied, ce n'est pas un remerciement, et je n'étais pas libre de mes mouvements, puisque je suis tombé moi-même.

— Même que tu as écrasé une bouteille qui était dans ta poche.

—Et elle était pleine; donc je ne l'avais pas bue.

M. le président.—Vous êtes ivre/souvent?

—Jamais le matin.

—Et toujours le soir?

—Quand j'ai bu.

Le tribunal condamne Machimel à 3 jours de prison.

Machimel.—Diable! si je n'avais pas été en prison, j'aurais pu aller me promener.

Je permettrais bien que ma maîtresse fît des livres, disait Denis Diderot; mais pour ma femme, je veux qu'elle ne sache faire que des chemises et des bas.

M. R. . . ., jeune peintre de talent, est sûr ce point du même sentiment.—Apprenant que sa jeune épouse accusait des tendances à devenir bas-bleu, il s'écria :

—Si cela lui arrivè, je ne m'y opposerai pas formellement; mais je déclare que je deviendrai femme le plus qu'il sera en moi: je me constituerai *bon* d'enfants, j'aurai un busc, je porterai un flacon, et je m'évanouirai bruyamment en société chaque fois qu'elle accouchera d'un vers.

Un sacristain.—Dites donc, suisse, c'est drôle, l'Allemagne qui a un vicaire-général!

Le suisse.—Eh bien, après? Qu'est ce que ça a de drôle? Nous avons bien le général Bedeau.

Le sacristain.—C'est juste. Je n'y pensais pas.

GRAND DIVERTISSEMENT MUSICAL.

M. F. GARDNER,

DE L'ACADEMIE ROYALE DE MUSIQUE,

Elève du Célèbre Crivelli.

A l'honneur de prévenir le public qu'il se propose de donner une

SOIRÉE MUSICALE

entièrement originale et dans laquelle il introduira quelques uns de ses chants les plus populaires, savoir des chansons italiennes, écossaises, anglaises et irlandaises, etc., accompagnées d'une grande variété d'anecdotes.

LE CONCERT AURA LIEU

LUNDI SOIR LE 9 COURANT,

A L'HOTEL ST. GEORGE, PLACE D'ARMES,

Les portes seront ouvertes à HUIT heures, le concert commencera à HUIT HEURES ET DEMIE précises.

BILLETS 2s. 6.—A vendre à l'Hôtel, à la Librairie de MM. T. CARY & Cie. et à la Librairie CANADIENNE.—Québec, 7 octobre 1848.

IMPRIMÉ ET PUBLIÉ, POUR LE COMITÉ DE RÉDACTION,

Par FRÉCHETTE ET FRÈRE, Rue La Montagne N^o 13.